

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Artikel: La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873
Autor: Astié, J.-F.
Kapitel: III
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'activité chrétienne, toutes les puissances de l'Évangile auront pris une attitude agressive contre le royaume des ténèbres, on n'aura ni le loisir, ni le besoin de faire de l'apologétique... Si la dime des fortunes de tous les chrétiens des divers pays représentés dans cette Alliance pouvait être simultanément consacrée à l'avancement du règne de Dieu, cet événement produirait un effet plus grand et plus immédiat sur les incrédules que tous les ouvrages d'apologétique publiés depuis la renaissance des lettres. Il n'y a qu'une chose qui puisse égaler en importance le devoir de faire un bon usage de la fortune, celui de bien employer ses talents dans l'œuvre de la prédication de l'Évangile de Christ. »

III

Les divers rapports lus dans les séances de l'Alliance évangélique à New-York ne reposent pas sur une seule et même conception théologique. Toutefois nous en avons dit assez pour montrer qu'il se dégage évidemment de plusieurs de ces travaux une manière de voir qui ne manque pas d'unité : le christianisme y est présenté comme une vie nouvelle qui n'a pas d'autre preuve de son origine divine que sa valeur intrinsèque, c'est-à-dire son admirable adaptation aux besoins de l'individu et de la société. Et, chose bien digne de remarque, on retrouve cette conception dans les travaux portant sur les sujets les plus divers, depuis ceux qui s'occupent de dogmatique jusqu'aux études sur les questions sociales, en passant par les problèmes ecclésiastiques et les graves débats soulevés par les difficultés de la critique et de l'apologétique. Les protestants sont vraiment étranges de toujours se lamenter, à New-York comme ailleurs, sur leur manque d'unité et de cohésion ! Où trouver une unité plus réelle, plus authentique, de meilleur aloi, produit manifeste de la spontanéité et de la liberté ? N'est-il pas remarquable de voir des hommes venus de tous les coins du monde, appartenant à des églises fort diverses tomber d'accord, sans la moindre entente préalable et à propos des questions les plus diverses, sur ce qui constitue l'essence la plus intime du christianisme ? Quel besoin de courir

après une unité organique qui n'a jamais existé que dans le monde des chimères, quand on a le bonheur de posséder celle de l'esprit ?

Il va bien sans dire que tous ceux qui admettent cette notion du christianisme sont loin d'en saisir les conséquences nombreuses et bienfaisantes. La plupart même admettent des idées qui sont en contradiction flagrante avec cette conception de l'Évangile. Dès qu'on voudrait s'expliquer sur la dogmatique, sur la morale, sur l'église, on serait loin de s'entendre. Qu'on veuille bien remarquer toutefois que ces divergences souvent choquantes ne découleraient nullement du principe qu'on possède en commun, mais uniquement de l'infidélité à ce principe. Ce qui a fait la faiblesse du protestantisme, c'est que, déjà à partir du seizième siècle, il a eu peur de son principe exclusivement moral, religieux, spirituel et qu'il s'est mis à singer Rome pour courir après une unité extérieure, organique, résultant de l'accord dans la doctrine et dans le gouvernement ecclésiastique. C'est là le venin que la réforme en naissant a apporté du sein maternel. Développée en dépit du bon sens et avec une logique impitoyable, cette idée fautive de l'autorité et de l'unité a abouti à sa conséquence la plus authentique, l'infaillibilité personnelle du pape. Mais alors qu'on s'imaginait avoir fondé la plus solide des autorités objectives, voilà-t-il pas que la pyramide échappe à ceux qui croient la couronner, pour changer d'assiette et reposer désormais sur la pointe ! Le bon sens et la raison ont largement pris leur revanche. Dans cet acte de désespoir de l'autorité faisant litière de l'Écriture, de l'histoire, de la tradition, pour ne plus écouter que les caprices d'un individu qu'on prend la précaution de proclamer à tout jamais infallible, peut-on voir autre chose que le triomphe du subjectivisme le plus enfantin¹ ? Le sophiste Protagoras s'était borné à proclamer l'individu la mesure de toutes choses. Les ultramontains du XIX^{me} siècle le laissant bien en arrière proclament qu'un seul individu, sans tenir compte des faits et de l'histoire, est pour tous

¹ Cette idée aussi originale que juste a été développée dans un rapport de D^r Dorner.

les autres la mesure de toutes choses. Jamais en croyant faire de l'objectivité on n'avait nagé plus ouvertement dans les eaux de la fantaisie subjective.

Ce principe d'autorité devait faire plus de mal encore au protestantisme parce qu'il lui était plus hétérogène. L'ultramontanisme est absurde, mais il ne manque pas au moins d'une certaine logique formelle, une fois les fausses prémisses acceptées. En prétendant au contraire unir deux choses incompatibles, les droits de la subjectivité et la recherche d'une unité extérieure et organique, le protestantisme est tombé dans des inconséquences flagrantes; il s'est condamné à un morcellement sans fin qui l'a paralysé. Le moindre petit sectaire donnant dans quelque lubie dogmatique ou ecclésiastique, qu'il tient pour la pierre philosophale, vous déclare avec un aplomb digne de Pie IX qu'il a, lui aussi, trouvé le moyen de rétablir cette unité tant désirée; car enfin si tout le monde voulait bien s'incliner devant sa fameuse recette il serait mis un terme aux divisions.

Tandis que le protestantisme infidèle à son esprit primitif s'affaiblissait en poursuivant un idéal chimérique, la critique si redoutée se disposait à lui rendre le plus éminent des services. On commence à s'apercevoir, même en Amérique, qu'il n'y a aucune constitution ecclésiastique qui soit de droit divin. « Il est contraire au génie du christianisme, dit M. Hitchcock, professeur au séminaire de New-York, d'accorder une telle importance aux formes extérieures; ce qui a subi des changements si profonds déjà dans le second siècle ne saurait avoir une importance vitale. La critique historique est à peine sortie de son berceau. Quand elle aura atteint sa maturité, cette science fera voir clair comme le jour que nulle forme de gouvernement ne saurait prétendre à être de droit divin. (Pag. 437.)

Se rendrait-on coupable d'optimisme en voyant un heureux signe des temps dans la circonstance que tant d'hommes distingués du protestantisme sont ainsi remontés à la vraie source de la seule unité possible et désirable? Au moment où le protestantisme historique est en train de disparaître à grand pas, du moins dans notre vieille Europe, il est intéressant de remar-

quer que tant d'hommes importants se trouvent ramenés à l'idée mère de la réformation que l'église du XVI^e siècle s'est hâtée de renier dès qu'elle a voulu se constituer. Il faut le dire hautement, le protestantisme catholique, beaucoup plus commun qu'on ne croit, n'est pas moins nuisible que l'ultramontanisme au progrès religieux. Le protestantisme ne reprendra sa mission historique que quand il aura rompu avec les derniers vestiges du catholicisme. Si notre vieux monde revient au christianisme ce ne saurait être que lorsque celui-ci lui apparaîtra sous la forme d'une foi vivante, morale, religieuse, éminemment spirituelle. Qu'on ne nous objecte pas les foules se rendant à Lourdes et à la Salette, car dès qu'on a fait la part de la superstition et de la politique que reste-t-il encore pour la religion et pour la morale dans tous ces pèlerinages ?

Voilà, à notre sens, les points délicats et décisifs, d'un intérêt palpitant, sur lesquels auraient dû porter de grands et utiles débats dans le sein de l'Alliance à New-York. Il aurait été intéressant de voir si l'Amérique est à tous égards mieux partagée que l'Europe. Malheureusement les discussions ont été très rares et ce n'était pas sur ces articles-là que se portait l'attention. Ensuite le comité n'ayant pas cru devoir donner suite à un projet de rapport sur l'état religieux des Etats-Unis, tout terme de comparaison a fait défaut ; bon nombre d'Européens ont vécu pendant plusieurs semaines sur le sol de l'Amérique, sans se douter le moins du monde de la vraie cause de toutes les grandes et belles choses qu'ils croyaient admirer. Ce n'est non plus qu'accidentellement, d'une manière fragmentaire et incomplète que ceux dont l'attention était portée sur ce point délicat ont pu avoir quelques aperçus du réel état des choses. A New-York, cela va sans dire, tout était arrangé en vue d'une fête, d'une réception officielle ; on s'était endimanché en vues des visiteurs européens : tout a paru grand, beau, riche, joyeux et prospère, à l'extérieur, exactement comme quand des gens du nord annoncés à l'avance visitaient un domaine dans le Sud du temps de l'esclavage. On voyait tout, sauf l'état réel de la plantation et la condition des nègres. Le christianisme américain est-il en réalité ce qu'il a paru être aux visi-

teurs européens? Cet éclat, cette prospérité extérieure incontestable ne recouvrent-ils aucune plaie profonde? Nous avons signalé un remarquable rapport sur le bon emploi de la fortune; un second portant sur la manière chrétienne de l'acquérir aurait-il été moins à sa place? A l'issue des conférences un homme d'affaires se félicitait de ce que la sympathie manifestée par la population prouvait au moins qu'il restait encore quelque christianisme dans la grande ville. — Oui, *up Town*, dans le haut de la ville, reprit un confrère établissant une réserve pour le bas où se trouve concentré tout le mouvement des affaires. C'était mettre le doigt sur une plaie qui ronge la chrétienté tout entière, mais qui est surtout sensible dans les centres de commerce. Cette maxime qui est de tous pays : *les affaires sont les affaires*, indique naïvement le divorce choquant que les meilleurs laissent souvent s'établir entre le négoce, régi par les lois, et la morale, l'équité, la religion qui ne sortent pas assez souvent du sanctuaire pour faire invasion dans d'autres domaines qu'elles ont cependant mission de conquérir. Or quoi de plus choquant, dans un pays passant pour religieux, que de voir des gens dont la principale préoccupation est de gagner de l'argent, avoir la moralité du dimanche et celle de la semaine? On se demande parfois si le sabbatisme anglais n'a pas contribué à favoriser ce travers au moyen de son argument favori : ce n'est pas trop d'accorder *au moins* à Dieu un jour sur sept.

Tout cela ne porte que sur les rapports du christianisme avec la moralité générale; la moralité ecclésiastique à son tour laisserait aussi quelque chose à désirer. Non-seulement la spiritualité générale n'est pas suffisante pour imprimer aux rapports entre les sectes le caractère désirable de largeur et de charité, mais le zèle des partis va jusqu'à compromettre les intérêts de l'ensemble. Il n'est pas rare, paraît-il, de voir végéter dans une localité trois ou quatre églises séparées par de simples misères, alors que une ou deux prospéreraient à merveille. Dans les grandes villes le mal aurait pris une autre forme. Tandis qu'autrefois une église puissante se plaisait à jeter dans son voisinage des essaims qu'elle se hâtait de déclarer indépendants dès qu'ils se suffisaient à eux-mêmes, on serait plus dis-

posé aujourd'hui à les maintenir sous tutelle pour rehausser d'autant la puissance et l'éclat de l'église mère. C'est le même esprit hiérarchique qui, dans les premiers siècles, rangea les églises locales autour des métropolitains siégeant dans les grands centres. Cette confusion entre la force spirituelle et la grandeur extérieure a pesé d'un grand poids pour amener, il y a quelques années, la fusion des deux grandes branches de l'église presbytérienne. Les spiritualistes attardés étaient péniblement affectés en rencontrant trop fréquemment cette considération que, grâce à cette union, l'église presbytérienne deviendrait la dénomination la plus *nombreuse, la plus puissante*, que sais-je encore ? Les ministres des églises américaines ne seraient pas non plus toujours rétribués suivant leur travail et leur mérite réel. Tandis que les hommes jouissant de la faveur populaire, à côté d'autres avantages fort importants, auraient çà et là des salaires de cent mille francs, les pasteurs seraient en majorité payés d'une manière insuffisante. Il en est de même partout : les pauvres ont plus de cœur que les riches. Tandis que en Europe la gêne a conduit les églises libres à instituer une caisse centrale, en Amérique, en dépit de la prospérité, on n'est pas choqué par une inégalité qui va jusqu'à l'iniquité. Il convient d'ajouter que ces maux-là sont particulièrement sensibles dans les grandes villes et nulle part plus qu'à New-York. L'accroissement extraordinaire que cette capitale a pris dans ces dernières années, le haut prix des loyers qui en est résulté, ont eu pour conséquence d'en chasser presque entièrement la classe moyenne, pour ne plus y laisser que les pauvres et les riches.

Le personnel des églises sous l'action de ces circonstances a été modifié de manière à affecter profondément la vie religieuse. Les congrégations à la mode qui autrefois étaient une exception sont devenues beaucoup plus nombreuses. Grâce aux prix élevés qu'il faut payer pour avoir des places dans ces élégants sanctuaires aux tapis moelleux, aux riches vitraux, les privilégiés qui vont s'asseoir sur les bancs au dossier en acajou ou en chêne sculpté ne sont nullement exposés à encourir les reproches que saint Jacques adresse aux fidèles qui dans la maison de Dieu font des acceptions de personnes. Ces édifices

sont en général concentrés dans la même région du haut de la ville. Pour avoir une idée du monde qui les fréquente, il faut se promener dans le haut de la Cinquième Avenue, entre Madison-Square et le Central Park, le dimanche, à la sortie des offices, par un de ces beaux soleils du commencement de l'automne comme on n'en voit qu'en Amérique. Ces fidèles étaient hier encore en villégiature à New-Port, à Saratoga, à Long Branch ou ailleurs, tandis que leurs conducteurs spirituels étaient allés demander la délasserment à une excursion en Europe ou à quelque séjour de campagne en Amérique. L'automne ramène troupeaux et pasteurs au bercail, car c'est le moment où le beau monde commence à rentrer en ville. Les églises du quartier fashionable, fermées pour la plupart pendant les mois d'été, se rouvrent fraîchement remises à neuf pour la saison d'hiver qui va commencer. Les flots de ces fidèles nomades recouvrant les trottoirs de la magnifique Avenue se croisent, les uns montant les autres descendant. Les personnes marchant seules sont plutôt rares ; les familles qui vont par groupes dominant. Les livres de cantiques du presbytérien, les livres des prières liturgiques de l'anglican, les uns et les autres recouverts de velours, richement dorés sur tranche, au fermoir en argent ou en or qui laissent bien loin en arrière les Heures des châtelaines du moyen âge, mêlent si bien leurs chatoiements aux reflets des toilettes les plus éclatantes que vous en êtes comme ébloui. L'attitude indique le recueillement : tout ce monde marche d'un pas solennel, ferme, quoique un peu raide, assez lent toutefois pour voir et pour être vu, exhibant à la fois, sur ce Longchamps de ce pays-là, sa dévotion raffinée, de haut goût et les modes les plus ravissantes apportées de Paris par le dernier *steamer*. A chaque rue nouvelle qui coupe à angle droit la belle Avenue, les flots se renouvellent et la scène change. Tandis que des troupes serrées de fidèles sortant des églises du voisinage viennent déboucher dans la grande artère, ceux qui l'ont parcourue pendant un certain temps la quittent pour prendre une voie latérale, dès qu'ils sont arrivés à la hauteur de leurs somptueuses demeures.

Ces changements de décoration se font dans l'ordre le plus parfait et sans la moindre agitation. Rien ne rappelle ni les boulevards de Paris, ni les corsos où se pressent nos populations méridionales agitées et expansives. Le decorum le plus irréprochable est constamment observé. D'ailleurs n'est-on pas encore dans les pourtours des sanctuaires, presque dans les parvis ? Du reste, le caractère national n'est pas tellement communicatif qu'il ait besoin d'être contenu par le strict respect du repos dominical ; on chuchote plutôt qu'on ne cause ; on se borne à échanger un salut froid, contenu, dirai-je, ou canonique, avec les connaissances, ou les amis qu'on rencontre. Vous ne remarquez que quelques rares équipages sur la chaussée, car chacun s'arrange de façon à avoir son église dans son quartier, presque à sa porte, afin de pouvoir par tous les temps suivre aisément tous les offices. Le calme de ces flots de promeneurs est si parfait qu'il vous permet de saisir jusqu'au frôlement des riches étoffes de soie, qui n'ont pas encore cédé la place aux velours de nuances variées, délicates, et aux magnifiques fourrures. Ça et là la monotonie du tableau est rompue par les groupes qui quittent le trottoir pour entrer dans leurs habitations princières. Ils gravissent lentement les marches de l'escalier aux lourdes rampes disgracieuses en grès de New-Jersey multipliées à profusion, conformément aux exigences de l'individualisme anglo-saxon qui ne saurait admettre entre voisins une main-courante commune.

Si, ne craignant pas de passer pour un intrus ou pour un homme d'un autre monde, vous vous hasardez au milieu de ces flots pressés de fidèles qui ont tous un certain air de famille, vous respirez un certain parfum... que dirai-je ? de mondanité pieuse ou de piété mondaine, tout à fait particulier à la grande cité impériale ; nulle part ailleurs, à l'heure présente, on ne saurait rien trouver de semblable. C'est à se croire transporté à ces brillantes années du grand siècle, alors que l'élite de la société française se répandait dans les jardins de Versailles venant d'entendre une oraison funèbre de Bossuet ou allant goûter en foule des émotions religieuses, heureusement relevées par les jouissances littéraires et artistiques les plus exqui-

ses, au pied de la chaire d'un orateur à la mode, tandis que les dragons du grand roi pourchassaient dans les provinces les huguenots assez osés pour chanter les psaumes de Marot en vieux français et pour écouter un prédicant leur annonçant l'Évangile en style réfugié. Le progrès est toutefois incontestable. Pour ce qui est du raffinement, de la recherche et de l'élégance, de la rectitude de la tenue, l'aristocratie républicaine, beaucoup plus nombreuse d'ailleurs, éclipse la grande société du XVII^e siècle.

C'est qu'on a marché depuis cette journée mémorable du 16 décembre 1620, où les passagers du *Mayflower* débarquaient tout transis, au milieu des frimats, sur une côte inhospitalière pour affronter un rude hiver de la Nouvelle-Angleterre. On les voit enveloppés de vêtements usés et trop étroits, se rendant processionnellement à l'église, tambour en tête, afin d'en finir avec les superstitions, qui se rattachaient à la bénédiction et au baptême des cloches ; on entre dans cette modeste maison de prière, *meeting house*, rectangulaire, construite de solives mal équarries et disjointes ; la lumière pénètre tamisée par un papier huilé en guise de vitraux ; assis sur ces bancs au dossier roide, sur ces planches en bois blanc brutes ou grossièrement rabotées, on entend le bruit étrange que fait sur un modeste plat de terre ou d'étain ce pain gelé que les pèlerins rompent en souvenir du fils de Marie et du charpentier Joseph, mort pour leurs offenses et ressuscité pour leur justification, ... et puis on se demande s'ils ne frémiraient pas dans leurs tombeaux sur la colline déserte de Plymouth à la vue d'un contraste si saisissant.

Ainsi se fondent les églises et les états ; voilà comment arrivées à l'apogée de leur prospérité ces institutions se hâtent vers leur déclin. Toutefois on ne peut ainsi parcourir la Cinquième Avenue sans se dire qu'en disparaissant le puritanisme a laissé toujours son pli, quelquefois sa marque. Ces fiers républicains ont une pudeur qui est à leur louange. Ainsi qu'il convient aux princes de la finance, ils font largement les honneurs de ce culte somptueux, souvent trop artistique dont ils croient avoir besoin ; il ne leur viendrait jamais à l'esprit de laisser

collecter dans leur entourage ou dans la chrétienté, en vue de leur procurer le confort et les jouissances de cette dévotion luxueuse, artificielle, au risque d'enlever le pain de leur ordinaire à des œuvres chrétiennes modestes et pauvres entreprises, non en vue de distraire des oisifs, mais pour distribuer la parole de vie aux âmes affamées et altérées de la justice.

Que nous voudrions pouvoir transporter dans ces riches quartiers de New-York, dont les églises qui s'élèvent à l'envi sont le plus bel ornement, ces esprits timorés qui en sont encore à s'imaginer que la séparation aurait pour effet d'enlever à l'église ses moyens d'existence ! Ils en reviendraient avec des craintes bien différentes. La démonstration est faite, et faite sur une large échelle aux États-Unis. La prospérité matérielle est, à l'heure présente, le grand danger et pour l'église et pour l'état. C'est à tel point qu'après avoir laissé établir à profusion des fondations ecclésiastiques sans se préoccuper des expériences faites en Europe à l'occasion des biens de mainmorte, on commence à prendre l'alarme. L'opinion publique réclame à grands cris depuis quelque temps que les biens d'église, qui s'accumulent trop rapidement, ne soient plus exemptés d'impôt comme par le passé. Tenez, pour dire toute ma pensée, le christianisme a si bien triomphé des inconvénients censés inhérents à la séparation, que, si l'expérience n'était pas déjà concluante et si l'histoire pouvait se refaire, l'église se trouverait dans les conditions voulues pour aller chercher un doux repos dans cette quiétude que donne la protection de l'état : l'église par ses seules forces a si bien conquis le nouveau monde comme elle a jadis conquis l'ancien qu'elle commence à souffrir des inconvénients du triomphe : en voyant le christianisme américain, il est difficile de ne pas songer à ce qu'était l'église ancienne la veille du jour où le bienheureux Constantin, pour parler avec les historiens profonds, la fit asseoir à ses côtés sur le trône des Césars.

Le bien-être et la prospérité ne caractérisent pas seulement à un haut degré la société américaine, ils menacent de la frapper au cœur. Les entraînements du luxe et du plaisir paraissent avoir provoqué dans cette jeune république pleine d'avenir

des mœurs qu'on ne s'attendrait à rencontrer que dans des sociétés en décadence. Si l'émigration européenne ne fournissait journallement un nombreux contingent, la population serait loin de doubler tous les vingt-cinq ans. Si les populations françaises, habiles à se décimer, mettent un correctif à la législation qui établit le partage des héritages en rétablissant elles-mêmes une espèce de droit d'aînesse, faute de cadets de famille, les exigences du luxe et la soif du plaisir n'imposent pas en Amérique des sacrifices moins sanglants. Nous nous sommes laissé dire que le mal serait déjà assez répandu pour avoir attiré l'attention des églises qui prennent au sérieux les devoirs de la discipline ecclésiastique. Cette intervention, dont l'efficacité est douteuse, n'a rien de prématuré. A la grande surprise des Américains, le dernier recensement (1870) accuse un accroissement de la population inférieur de quatre millions au chiffre qu'on était en droit d'attendre, trente-huit millions au lieu de quarante-deux. Ce premier mouvement de recul devrait être imputé moins aux conséquences de la guerre civile qu'à la profonde modification introduite dans les anciennes mœurs par les exigences du luxe, la recherche du confort et des jouissances faciles que donne une vie dissipée et tout extérieure. Les familles nombreuses seraient loin d'avoir le même prix aux yeux des Américains qu'à ceux des patriarches de l'antiquité.

On est donc réduit à se rabattre sur ce lieu commun qui veut que la nature humaine soit partout et toujours la même ? Faudrait-il céder au découragement et se dire qu'en dépit des institutions, des progrès de tout genre et des réformes, elle s'arrange en tout temps et en tout lieu de façon à avoir sa part qui trop souvent est celle du lion ? Ah ! il est sans doute rude et signalé par bien des rechutes et des traverses le combat que l'Évangile livre au mal qui a élu domicile dans l'humanité ! Il n'est pas plutôt expulsé sous une forme qu'il se déguise et reparait sous une autre plus subtile, ayant souvent pour alliés ceux-là mêmes qui le combattaient hier encore, alors qu'il avait été démasqué. Il faut certes que le christianisme ait la vie bien dure pour avoir résisté aux déformations, aux inconséquences, aux assauts de tout genre, aux trahisons éclatantes dont se ren-

dent souvent coupables ceux qui prétendent à l'honneur d'en être les plus fidèles représentants. Bien loin de s'alarmer en voyant le mal encore si peu contenu et dans le monde et dans l'église, il faut voir une preuve éclatante de la divinité de l'Evangile dans le fait qu'il est sorti victorieux jusqu'à aujourd'hui des défaites que n'ont cessé de lui infliger ses représentants les plus accrédités. Le passé répond de l'avenir. La foi demeure pleinement convaincue qu'après avoir essayé de tous les déguisements, abandonné tour à tour et repris les formes les plus effrayantes, les plus bizarres et les moins attendues, le Protée finira par se déclarer vaincu, grâce aux efforts incessants de ceux qui jusqu'à la fin auront persévéré dans le bon combat. Ayant eu autour de son berceau des lâches, un renégat et un traître, n'a-t-il pas le droit de dire que c'est pour lui un jeu d'enfant que de surmonter de tels obstacles ? *Cunorum labor est angues superare mearum.*

Il n'est pas hors de propos de constater ici à quelle phase de la lutte l'Amérique est déjà parvenue. Bien que fort court et nécessairement très incomplet, le rapport du révérend William Warren, président de l'université de Boston, sur *l'incrédulité américaine, ses facteurs et ses causes*, nous fournit une indication précieuse et caractéristique. « Les divers genres d'incrédulité, nous dit le rapporteur, qui ont plus ou moins fleuri en Amérique, sont tous d'importation européenne. Ce n'est pas que les Américains ne soient pas sujets à se tromper en matière religieuse, mais les erreurs d'origine vraiment américaine sont plutôt dans le sens de la superstition que dans celui de l'incrédulité. » C'est bien ainsi que les choses doivent se passer dans un pays qui n'a pas eu de XVIII^e siècle. La religion jouit encore aux Etats-Unis de cette position honorable et honorée qu'elle avait en Europe avant que les philosophes du XVIII^e siècle, vengeurs des persécutions et du bigotisme hypocrite du XVII^e, en l'accablant de leurs sarcasmes l'eussent rendue méprisable et trop souvent odieuse. Si dans nos vieux pays l'opinion publique est généralement hostile au christianisme même sincère et sérieux, en Amérique elle lui est favorable. La religion est bien vue, bien portée. On se fait difficilement une idée

d'une atmosphère si différente quand on n'en a pas respiré l'air pendant quelque temps. L'église se trouve à l'abri en Amérique des préjugés qui la paralysent en Europe ; elle ne connaît pas nos défaillances et nos misères, mais elle en a d'autres qui ne sauraient fleurir chez nous. Tandis que nous avons assez fréquemment des fanfarons d'incrédulité ou de libre pensée, l'Amérique doit lutter plutôt contre les périls du formalisme qui peut aller aisément jusqu'à l'hypocrisie religieuse consciente ou non.

La liberté la plus absolue de propager une opinion quelconque, aussi longtemps qu'on ne viole pas le droit commun, donne également un aspect tout particulier à l'antagonisme de la foi et de l'incrédulité. On est entièrement revenu en Amérique de la manie étrange qui consiste à rendre intéressantes les choses ridicules ou odieuses en les persécutant. « Notre liberté sociale, politique et religieuse aussi large que possible, donne, dit le rapporteur, aux incrédules de l'Amérique des avantages marqués sur leurs frères d'Europe, mais d'un autre côté cette même liberté de penser ce qu'ils veulent, de le professer ouvertement et de le propager, diminue de moitié leur pouvoir de nuire. Le baril de poudre qui disperserait en mille débris un édifice dans lequel il ferait explosion, peut éclater sans faire du mal à quoi que ce soit en plein air et sur le haut d'une colline. »

Les églises les toutes premières sont au bénéfice de cette liberté absolue qu'elles ont le bon esprit de favoriser, bien loin de la redouter comme chez nous. D'abord il peut s'en former à tout moment de nouvelles pour répondre aux besoins nouveaux qui se font jour ; ensuite l'administration intérieure des églises se trouve admirablement simplifiée. On ne voit pas comme trop souvent en France, de prétendus amis de la liberté demander que les autorités civiles contraignent un prêtre à ensevelir *religieusement* un voltairien qui a refusé de se confesser à l'article de la mort, ni, comme en Prusse, des catholiques réclamant l'intervention du bras séculier pour les protéger contre les censures ecclésiastiques. Par suite de la complète séparation des deux sphères, chacun est condamné à ne s'occuper

que de ce qui le regarde. Aussi grâce au fait qu'elle ne saurait avoir la moindre sanction civile, l'excommunication spirituelle existe-t-elle aux Etats-Unis exactement comme au XVI^e siècle¹. Et, chose remarquable, elle est acceptée de tous, croyants ou incrédules. Une église qui ne se ferait pas respecter en excluant de son sein une personne qui la déshonore serait perdue dans l'opinion publique. On ne sait rien en Amérique de ces nouvelles églises démocratiques et autoritaires où se rencontrent toutes les nuances de l'arc-en-ciel religieux ou irréligieux, depuis le matérialisme grossier jusqu'au voltairianisme gogue-nard, sans oublier l'orthodoxie fossile. On n'y connaît pas ces grands jours d'élection populaire où ceux qui ne mettent pas ordinairement le pied à l'église s'y portent en bataillons serrés, dans le but unique de nommer un pasteur qui en chasse par ses prédications ceux qui y vont encore.

En se sauvant elle-même, l'église a du même coup sauvé la théologie. Les diverses églises d'Amérique ont une théologie qui n'est autre que celle de la réformation. Les confessions de foi du XVI^e siècle ont conservé aux Etats-Unis, et cela sans aucune sanction gouvernementale, une autorité aussi absolue et incontestée qu'aux plus beaux jours du XVII^e siècle en Europe. On peut faire ses réserves au sujet de la théologie de la réformation, mais on ne saurait lui contester l'honneur d'avoir fait jusqu'à aujourd'hui de l'Amérique le pays du monde où la religion est le plus en honneur. Il vaut la peine de traverser l'Atlantique pour voir ce qu'a su faire le protestantisme du XVI^e

¹ L'excommunication n'existe pas seulement : il y a une manière régulière de sortir d'une église quand on ne veut plus en faire partie. Ainsi dans le courant de 1874 il s'est tenu à Brooklyn un concile, fort remarquable, des principaux représentants du congrégationalisme. Il s'agissait tout simplement de décider si l'église de Plymouth avait observé les règles usitées en laissant sortir de son sein un de ses membres fortement soupçonné d'avoir répandu des bruits calomnieux sur le compte de son pasteur, M. H. W. Beecher, à l'occasion d'un grand scandale dont celui-ci paraît avoir été la victime. Rien peut-être ne montre mieux la profonde différence entre une église américaine s'épanouissant au soleil de la liberté, et ses institutions que nous appelons du même nom en Europe, qu'elles soient d'ailleurs nationales ou libres.

siècle dans le nouveau monde. Tirant hardiment toutes les conséquences de son principe sous le régime de la liberté civile et religieuse la plus absolue, il en a bénéficié à son tour après l'avoir créé. On imaginerait difficilement un contraste plus saisissant et plus instructif que celui que présentent à cet égard l'Amérique et l'Europe. Tandis que là-bas les églises nombreuses, riches, prospères, parfaitement bien organisées, pleines de confiance en l'avenir n'ont pas de plus dangereux ennemi qu'une trop grande prospérité, en Europe les établissements ecclésiastiques, réduits à l'absurde, craquent de toutes parts, ne pouvant ni mourir avec les églises officielles, ni revivre avec les églises libres.

Il semble que les représentants de deux mondes religieux si différents, bien qu'issus l'un et l'autre de la même mère, la réformation du XVI^e siècle, auraient dû avoir bien des choses utiles et instructives à se dire en se rencontrant sur le sol de la libre Amérique. Comment se fait-il qu'après être parti du même point de départ on ait abouti à des résultats si différents? Quand la déviation du principe commun a-t-elle commencé? Comment pourrait-on tirer son profit des expériences faites de part et d'autre, de façon à assurer à l'avenir le triomphe de la cause dont les uns représentent jusqu'à aujourd'hui le misérable échec, les autres la victoire incontestable¹? Les

¹ Il a été répondu à ces questions dans un rapport dont nous donnons ici quelques thèses qui en résument les idées principales : — I. L'église est la société de ceux qui, en communion personnelle avec Jésus-Christ, le Sauveur du monde, professent ensemble leur foi et travaillent à l'avancement du règne de Dieu. — II. Faute d'avoir suffisamment insisté sur l'élément de la vie personnelle et pour avoir relevé trop exclusivement celui de la doctrine, les églises protestantes d'Europe, bientôt envahies par le monde, se sont confondues entièrement avec la nation. — III. Sous l'influence du grand réveil du temps de Jonathan Edwards, les églises américaines se sont distinguées de celles d'Europe, en se donnant une constitution intérieure plus spirituelle qui a eu pour conséquence la séparation de l'église et de l'état. — IV. Les églises officielles d'Europe, faute d'avoir accompli la même évolution, se trouvent privées des avantages qu'elles avaient au XVI^e siècle, sans être en mesure de répondre aux besoins nouveaux qui se manifestent. Elles tendent à tomber légalement au pouvoir des adversaires du christianisme. — V. Les églises libres

Américains auraient eu sans contredit bien des choses importantes à nous dire, mais d'un autre côté nous étions en position de leur donner plus d'un avertissement salutaire. Est-il donc bien à sa place d'exiger l'acceptation sans réserve des confessions de foi éminemment théologiques du XVI^e siècle, non-seulement des pasteurs mais des simples laïques, de la jeune fille, de tout membre faisant profession de piété personnelle, pour entrer dans l'église? Les hommes éclairés de l'Amérique sont déjà suffisamment au courant de la distinction fondamentale entre la foi et la théologie pour sentir qu'il est particulièrement déplacé de les confondre dans des églises recrutées par la profession de foi individuelle, éminemment populaires, à tant d'égards différentes de celles qui au XVI^e et au XVII^e siècle étaient dominées par les théologiens. Sous ce rapport-là du moins les églises libres du continent européen, à tant d'autres

nombreuses et diverses, sont une manifestation du malaise général, sans être en mesure d'y porter remède. Leur mission est de proclamer, qu'avant d'être une affaire sociale, la religion est en tout premier lieu une affaire individuelle. — VI. Le christianisme ne pourra reprendre la position qui lui appartient dans la société européenne, sans le concours de tous les hommes évangéliques réunis pour travailler à la même œuvre. — VII. La séparation de l'église et de l'état, qui semble inévitable, résultera moins du triomphe des vrais principes réglant la constitution intérieure de l'église chrétienne que de la force des choses. — VIII. Lorsque la séparation de l'église et de l'état aura provoqué la lutte décisive entre le christianisme et l'irréligion, le concours des églises évangéliques des Etats-Unis sera indispensable à celles d'Europe. — IX. Les églises américaines sont aujourd'hui l'expression la plus belle et la plus authentique du mouvement religieux du XVI^e siècle. — X. En travaillant à faire triompher la cause de la liberté et du christianisme, les églises américaines sont un encouragement et un modèle pour tous les hommes qui voient dans la démocratie chrétienne la forme définitive de la société moderne. — XI. Il faut voir une usurpation sur les droits imprescriptibles de la conscience et un acheminement vers l'inquisition dans toute législation gouvernementale qui prétend frapper non-seulement les faits anti-sociaux, mais déjà les idées religieuses et morales. La réconciliation entre la société européenne et le christianisme ne deviendra possible que lorsque l'état et l'église auront accepté ces principes, déjà mis en pratique par la civilisation américaine, proclamés par la constitution des Etats-Unis et par les églises libres du continent européen.

égards attardées, ont quelque chose à apprendre à celles d'Amérique. On l'a fait remarquer, dans un des rapports lus à New-York. « Une plus grande largeur théologique est immédiatement résultée de la fondation des églises libres. Si en Amérique chaque conviction religieuse peut hardiment élever son drapeau, assurée de rencontrer des partisans dans les rangs d'un nombreux public qui s'intéresse aux choses de la foi, il n'en est pas de même en Europe. Aussi, lorsque parmi les membres des églises libres, déjà en fort petit nombre, il s'est trouvé des baptistes et des pédobaptistes, par exemple, il n'a pu être question de se séparer pour constituer à part des congrégations qui auraient été par trop insignifiantes en nombre. Force a donc été de vivre ensemble dans le même troupeau, tout en se supportant. Il n'est pas rare de voir, je parle surtout des pays de langue française, des églises en majorité pédobaptistes ayant un pasteur baptiste. Les membres du troupeau qui veulent faire baptiser leurs enfants s'adressent à un ministre du voisinage. Le même rapprochement s'est effectué entre d'autres tendances. Comme les professions de foi des églises libres portent sur les faits religieux plutôt que sur les principes théologiques, comme elles supposent d'une manière plus ou moins consciente, la distinction fondamentale entre la religion et la théologie, il en résulte que des luthériens et des zwingliens, des arminiens et des calvinistes peuvent se trouver dans la même église. Des orthodoxes de la plus stricte observance ont même à s'accommoder de la présence d'hommes évangéliques qui, à beaucoup d'égards, s'éloignent de la théologie officielle du XVI^e siècle. »

« Il faut bien l'avouer, ce mode de vivre a surtout été imposé par la force des choses, par la nécessité ; il n'en est pas moins considéré comme constituant un progrès important dans la voie de la liberté et de la largeur. »

« Le même rapprochement a eu lieu sur le terrain ecclésiastique. Les églises nouvelles ne sont ni strictement presbytériennes, ni rigoureusement congrégationalistes. On a cru pouvoir établir une autorité centrale suffisante pour constituer un faisceau, tout en respectant à bien des égards la liberté des congrégations particulières. »

Ce point-là et beaucoup d'autres encore pouvaient fournir l'occasion de discussions réellement profitables, qui auraient pu donner aux réunions de New-York une haute portée pour l'histoire du protestantisme. Les organisateurs n'ont pas eu de ces ambitions. On s'est exclusivement borné à chanter les louanges du protestantisme extérieur, charnel et vulgaire, dans un moment singulièrement inopportun, du moins pour l'Europe. Aussi chercherions-nous vainement un point de comparaison entre le dernier concile romain et les réunions de New-York. Le concile du Vatican a été l'expression officielle du catholicisme tirant les dernières conséquences de son principe. On ne saurait dire que le principe du protestantisme vrai et idéal, qui en fait l'église des hommes arrivés à l'âge de majorité en religion, ait triomphé à New-York. On n'y a vu célébrer que le protestantisme historique, à tant d'égards illogique, décrépît, paralysé, qui trop souvent n'est qu'un catholicisme inconséquent, un protestantisme catholique.

Mais le protestantisme vrai et idéal, qui se confond avec le spiritualisme chrétien, est-il jamais destiné à être de ce monde? Peut-il se constituer en église? existera-t-il jamais autrement qu'à titre de tendance, d'aspiration, de levain destiné à faire lever plus ou moins la pâte inerte, sans réussir jamais à la pénétrer tout entière? C'est là une question capitale qui n'aurait pas manqué de faire ouvrir de grands yeux aux nombreux docteurs réunis à New-York, si tant est qu'elle eût même été comprise par beaucoup d'entre eux. Ce protestantisme-là, seul authentique parce qu'il se confond avec le christianisme lui-même, est-il plus répandu en Amérique qu'ailleurs? Malgré une puissance et une prospérité extérieure des églises américaines dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vue, proportions gardées, le nombre de ceux qui ont la religion de la vérité et non celle de la forme et de l'autorité est-il plus considérable qu'ailleurs parmi ceux qui professent le christianisme? Le spiritualisme chrétien a-t-il plus de représentants aux Etats-Unis que dans le reste de la chrétienté?